

UN ROUBAISIEN

ZOUAVE PONTIFICAL & JÉSUITE

(Suite) — Voir le Journal de Roubaix du 3 Janvier. On communiqua à Louis Veilliot les premières impressions de celui qu'il appelait son « petit frère ».

« Je vous renvoie cette admirable lettre, écrit-il à M. Wibaux ; elle m'a fait pleurer comme si le cher enfant était mon fils. Je voudrais bien qu'il vous fût possible de me faire copier ce document digne des actes des martyrs. On y voit une âme vraiment chrétienne et vraiment ingénue. Je comprends toutes vos angoisses, mais elles seraient ingrates si elles n'étaient pleines de joie. Veuillez présenter mes respects à Madame Wibaux. Je n'ai pas besoin de la connaître pour la vénérer. La grandeur de la mère chrétienne reluit dans les sentiments de son fils. »

A partir de ce jour Théodore Wibaux écrit son journal.

Ces lettres ne sont pas seulement un trésor de famille, c'est le bien du régiment. Aucun Zouave peut-être n'a autant écrit ; Théodore fait l'histoire des soldats du Pape sans avoir la prétention d'être historien. D'autres plumes ont retracé les vies d'ensemble, les faits généraux ; notre Zouave peint les choses, comme il les voit, comme elles sont en réalité ; c'est de l'histoire vraie.

Nous l'avons entendu raconter ses peines et ses amours des premiers jours, mais bientôt la gaieté et l'entrain prennent le dessus, et les narines se dissipent au souffle de la prière :

« J'ai enfin déposé mon cœur de toutes les faiblesses de l'enfant, et j'ai accom-

pli sa mission avec une joie parfaite, les regards tournés vers le ciel. Dans les commencements, j'ai eu à me reprocher certains moments de défaillance et d'abattement ; mon excessive sensibilité, ma jeunesse, les mille souvenirs tout récents qui se pressaient en mon esprit, la diffusion de vie, d'entourage, s'insaisissaient pour me faire perdre ma tranquillité ; mais j'ai pu à ma bonne Mère des cieux est accouru à ma voix. J'ai voulu décharger à jamais, dans ma première lettre, toutes mes peines, et me soulager en vous les faisant partager. Je suis maintenant le plus heureux des Zouaves de Pio IX ; non pas que je commence à trouver de l'air frais dans la vie militaire ; je crois que je ne deviendrai jamais général. Dieu m'en préserve ! Mais l'idée que je coopère à la plus sainte des missions, que j'accomplis la volonté divine, me donne une force qui n'est pas naturelle.

« Tous les matins j'envoie un souvenir à tous ceux que j'ai laissés, j'offre à Dieu mon cœur et toutes ses affections ; je le prie de veiller sur ceux que j'aime, de les bénir, et je demande à moi-même pour quelle cause je suis venu, quel est l'homme à qui j'offre mon sang, lequel sera ma récompense. Je veille à la pureté et à la ferveur, vertus nécessaires à un Zouave ; je me rappelle que Jésus-Christ tout puissant et juste a porté sa croix, je lui fais l'abandon complet de ma volonté, de mes idées et je marche gaiement. Où je marche je n'en sais rien, personne ne le sait. Dieu a ses vues pour préparer. Le triomphe de son Eglise. Je ne suis bien, à côté de Pio IX, et je ne voudrais pas céder ma place. Que je tombe avec lui ou que j'assiste à son triomphe, j'aurai fait mon devoir de fils ; Dieu m'en bénira. »

Pour notre Zouave qui ne faisait que d'arriver, la vie militaire était encore pleine de surprises parfois désagréables ; mais il avait eu déjà le temps de se réjouir à son nouvel entourage. Bon camarade avec tous, ami avec un très petit nombre, telle fut toujours sa devise et sa ligne de conduite, qui, sans froisser personne, le mettait à l'abri des influences malsaines. A voir ce grand adolescent, avec sa douce figure d'enfant, son sourire qui s'épanouissait toujours sur ses lèvres, sa piété expansive, son air de candeur, on était gagné, et l'on ne pouvait s'empêcher d'aimer le saint jeune homme, comme plaignant et sûr se plaisaient à l'appeler. Et comment refuser son affection à celui qui n'avait jamais de fiel dans l'âme, jamais de parole amère à la bouche, qui croyait les autres bons parce qu'il était bon lui-même, et qui allait droit son chemin, sans admettre qu'il y eût pour un Zouave d'autre route battue que celle du sacrifice ?

Il entre dans les plus petits détails de la vie des Zouaves :

« La plupart de ceux qui ont tant souffert le jour dans la poche, ont un brin d'Humand ou Hollandais qui, moyennant la solde et le pain de chaque jour, vous brosse des pieds à la tête, arrange votre sac et fait votre lit. C'est très commode, mais je trouve cela un peu filleule et jusqu'à, malgré de rudes tentations, je me suis servi moi-même. A quoi bon m'épargner une telle mortification ? Chaque goutte de sueur est une bénédiction pour vous et pour moi ! »

« La nuit règne parmi nous ; il y a des bouts-en-train d'un comique achevé. Hier soir encore j'ai eu un plaisir incroyable à chanter les *Deux Aveugles*, avec un autre Zouave. »

Un jour, quand on pouvait sortir, on se réunissait dans la chambrette qu'on avait louée en ville. Quels bons moments alors, et quels charnats souvenirs pour ceux qui vivent encore ! « Jugez de mon bonheur ! Montez avec moi trois étages ; c'est un peu haut pour ma chère mère, mais pour un Zouave, c'est l'affaire d'une jambe. Vous sonnez ; une bonne grosse dame, toute souriante, vient vous ouvrir. C'est une vraie maman, bonne chrétienne et qui met tout son plaisir à soigner les Zouaves, ses locataires. Trois chambres sont occupées par les lieutenants Desclée, Wyart et Lefebvre ; la quatrième est la nôtre, sans doute moins luxueuse, mais elle a vue sur l'église Saint-André qui est toute proche, et on y jouit à loisir du beau soleil. Là on causait de la famille tout en jouant aux cartes ; on faisait provision de gaieté, pour les jours où les corvées seraient le firmament de nuages, et déposaient le mot en le montrant à nu ; on redisait « les chansons du pays et les joyeux contes du collège. »

Les Zouaves avaient fondé une congrégation et une conférence :

La Conférence de Saint-Vincent de Paul avait débuté, dès 1861, par les *zouaves pontificaux*. Le bataillon était alors à Anagni ; les Zouaves, en recevant tout les cinq jours leur modeste solde, mettaient de côté la part du bon Dieu, et avec ce capital, ils avaient installé en ville un fourneau, dont ils faisaient les honneurs à titre de cuisiniers. La soupe était bonne, paraît-il, et les pauvres affluant si nombreux que l'évêque de l'endroit fit recommander d'*allonger* le boudoir, parce que les mendicants perdaient leur simplicité de goût primitive.

En 1863, lorsque le bataillon occupait

Rome et Frascati, la Conférence fut constituée régulièrement ; un an après sa fondation, elle comptait cent quarante-six membres, avait secouru soixante familles et distribué environ trois mille francs. Elle fonctionna jusqu'aux tristes jours de 1870, sous la direction zélée de son président, le capitaine de Gouttepagnon, avec ses réunions hebdomadaires, ses trois cents adhérents, et ses six mille francs d'aumônes par an.

Ce qui employait ainsi leurs loisirs à visiter les pauvres d'Italie, et leur bourse à les soulager, étaient traités de mercenaires par des gens payés pour mentir !

Malgré leur bonté les Zouaves s'attirent des ennemis parmi les révolutionnaires :

La secte fut fidèle à ses traditions ; elle offre toutes les armes sont loyales ; elle choisit le poignard. « Un Zouave a été assassiné tandis qu'il rentrait à la caserne ; il m'avait appris le maniement du fusil. Lundi, je lui avais serré la main en lui disant : « A bientôt. » Les décrets de la Providence sont impénétrables. L'assassin a été saisi ; c'est un Napolitain, qui, paraît-il, avait pris l'engagement de tuer trois hommes de l'armée pontificale, et qui devait être libéré des galères, une fois sa promesse exécutée. Ce Zouave si lâchement frappé se nommait Bernard Caze ; le couteau de l'assassin avait été dirigé par une main habile, qui révélait un maître dans l'art de tuer ses semblables ; l'indignation des honnêtes gens était à son comble.

« Ce matin au rapport, le colonel a recommandé le calme et la prudence, et a renouvelé la défense de sortir seul le soir dans les rues. Aujourd'hui je suis de garde pour la première fois à San-Salvator. Il

est dix heures du soir ; je suis enfermé avec un caporal et deux hommes dans un maudit trou, obscur et enfumé. Tout à l'heure il s'agira de me coucher sur les planches, de me rouler tant bien que mal dans ma couverture, et de m'endormir si faire se peut. J'ai déjà fait quatre heures de faction par un vent abominable... Allons ! mon camarade m'invente à le remplacer. Je vous quitte en vous souhaitant meilleur nuit que la mienne... »

« J'ai fait mes deux heures, le fusil au bras, le chapelet dans la main droite ; c'est bien ainsi que je compte faire toutes mes factions. Dans ces moments où l'on est seul, on aime à penser à sa famille devant Dieu. A minuit je me disais : Tout le monde dort à Roubaix et à Marquay. J'ai recité le plus de dizaines possible, j'ai offert à Dieu pour tous ceux que j'aime, chaque ennui, chaque pas de cette corvée, et le temps ne m'a pas semblé trop long. A une heure je regagnais mes planches. Il fallut, à cinq heures, me tirer d'un profond sommeil, pour recommencer la même manœuvre. J'avais fait huit heures de faction.

« Telle est la vie du soldat : vie de travaux pénibles, entièrement dénuée de compensations humaines. Mais cette vie acceptée chrétiennement a ses charmes. Le soir, quelle consolation d'offrir à Dieu toute une journée remplie de fatigues supportées pour lui seul ! Quelle joie de penser que c'est encore un pas vers le ciel, une bénédiction nouvelle pour mes proches. Mon Dieu ! c'est toujours ainsi que je veux l'entendre. Loin de moi les consolations humaines ! Je ne veux trouver d'affection et de repos qu'en vous seul. »

(à suivre)

COMMERCERCE

52 HAVRE, 8 Janvier.

NEW-YORK, 7 Janvier.

LE HAVRE, 10 Janvier.

NEW-YORK, samedi 8 Janvier.

CÉRÉALES & FARINES

PARIS, 10 Janvier.

HUILES, GRAINES ET TOURTEAUX

LILLE, 10 Janvier.

ANVERS, 10 Janvier.

PÉTROLES

ANVERS, 10 Janvier.

MERCURIALES DIVERSES

ANVERS, 10 Janvier.

VENTES DIVERSES

Etude de M. VALENDUCQ, notaire à Lanoy.

PLÈRES

SO MARCHÉS

TAILLIS

EN RAMIERS

A VENDRE

Etude de M. VALENDUCQ, notaire à Lanoy.

HEM, à Beaumont

130 BALIVEAUX

DE BEAU

TAILLIS

Un beau Noyer

A VENDRE

Etude de M. VALENDUCQ, notaire à Lanoy.

12788

TOUFFLERS

Au nouveau Mont-Saint-Pierre, au la demeurant de M. Edouard Corille, marchand d'huiles et graisses industrielles.

MATÉRIEL

Commerçant : Bases, pompes à huile, baches à huiles, quantité de cruches, tonneaux, bidons et bouteilles vides, levier, tins, coffres à armoire, bureaux, presse à copier, etc.

A VENDRE

L'an 1887, le lundi 17